M. le Conseiller d'État Python : les détracteurs et les amis de son œuvre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **57 (1928)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039054

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LVIIme ANNÉE. N° 11. 1er AOUT 1928.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation
ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque II a 153.*

*Le **Bulletin pédagogique** et le **Faisceau mutualiste** paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du **Bulletin** et 5 du **Faisceau**.*

SOMMAIRE. — *M. le conseiller d'Etat Python : les détracteurs et les amis de son œuvre. — Pour entrer dans la vie. — A propos des « Davidées ». — Bibliographie. — Variété : Dans les Alpes. — Chronique scolaire. — L'école, la société et le mensonge. — Question mise à l'étude. — Retraite des institutrices.*

M. LE CONSEILLER D'ÉTAT PYTHON

LES DÉTRACTEURS ET LES AMIS DE SON ŒUVRE

Les diverses fractions dont est formée l'opposition fribourgeoise ont toujours agi en adversaires plus ou moins avoués de l'Université. Que si, cependant, on peut reprocher à la sociale démocratie, comme aux groupes radicaux des districts, d'avoir, maintes fois, manifesté leur hostilité à cette institution, il est juste de reconnaître que les adhérents du parti libéral, à Fribourg, ne heurtèrent jamais de front la quasi-unanimité qui s'était faite autour d'un établissement lié si intimement à l'essor de la capitale. Aussi bien, après les huit lustres qui virent notre cité changée en sa face intellectuelle et morale, autant que dans ses conditions économiques, qui oserait dire entamée l'entente générale enveloppant notre haute Ecole d'une chaude ambiance et ne cessant d'en proclamer les services ? Il semblera, dès lors, étrange que ce soit des bords de la Sarine que partent, de temps en temps, des correspondances contre l'*Alma mater friburgensis*, alors qu'en une ville de Suisse allemande où

dominent les partis de gauche, on rêvait naguère de créer un établissement similaire pour la jeunesse catholique de notre patrie. C'est à des milieux jeunes radicaux de chez nous que se rattachent les auteurs de ces diatribes, dans lesquelles l'Université est mise en opposition avec les intérêts soi-disant sacrifiés de la ville et du canton. Une coupure de *La Liberté* va servir d'illustration à ce que j'avance.

« Nous avons trouvé, dernièrement, dans un journal radical confédéré, une bien savoureuse proposition : on n'y contestait pas l'utilité et les bienfaits de l'Université, mais on déclarait que c'était dommage que ce fût une université d'Etat et on ajoutait que le successeur de M. Python à la Direction de l'Instruction publique fribourgeoise s'attirerait la reconnaissance de la République le jour où il désétatiserait l'Université et en ferait une institution privée, placée sous un patronage clérical.

« Qu'une suggestion pareille ait vu le jour dans un journal radical qui est un champion des prérogatives de l'Etat en matière d'enseignement et qui est féru de laïcité, c'est d'une jolie ironie ! Ah ! on voudrait bien que Fribourg se découronnât en renonçant à son Université ! Et on sait bien à quoi tomberait celle-ci, une fois dépouillée de son caractère officiel. Rapetisser Fribourg et éteindre un foyer de science catholique, ce serait faire coup double. Mais Fribourg ne se laissera pas persuader d'accomplir un pareil suicide. »

Cette réplique suffit à mettre en place ces néo-détracteurs. Mais l'examen de leurs arguments apparaîtra ici d'autant moins superflu qu'ils n'ont pas craint de jongler avec l'avenir du pays en ressassant des griefs périmés depuis quarante ans et en récriminant contre ce qui fait la valeur de notre Ecole supérieure : son double caractère international et officiel.

Tout d'abord, l'Université est internationale et — circonstance digne de remarque — sa situation à la limite de deux cultures, dans une ville bilingue, était bien propre à favoriser la réalisation en Suisse du grand idéal catholique qu'incarnaient les écoles médiévales. « Si c'était une audace — observe à ce propos le premier directeur de la Villa St-Jean, qui vient de fêter le 25me anniversaire de sa fondation — si c'était une audace de vouloir faire du modeste chef-lieu d'un simple canton le rendez-vous de maîtres et d'élèves accourus de toutes parts, c'était une audace nécessaire. Cantonale, l'Université aurait compté des étudiants du canton, voire des régions catholiques de la Suisse ; on peut, néanmoins, douter que ces sources l'eussent alimentée assez pour lui permettre de faire figure de grande institution culturelle. M. Python avait nettement vu que son Université serait catholique et internationale ou qu'elle ne serait pas. »

Que fût-il advenu si cet établissement, parce que conçu sur un plan étroit, n'avait desservi que Fribourg, les cantons catholiques et leur diaspora ? Logiquement, on aurait limité à ce territoire exigu

le champ de recrutement du corps enseignant. Le Directeur de l'Instruction publique éprouva toujours le désir de voir le niveau intellectuel des catholiques suisses se relever assez pour s'imposer, disait-il, à l'opinion adverse par une science au moins égale à celle dont se targuent volontiers les tenants de la Réforme. Voici sa pensée sur la vocation des premiers professeurs :

« Grâce aux démarches faites au préalable, nous avons pu arrêter sans retard le choix des maîtres recrutés en Allemagne, en France et ailleurs. Les chaires occupées par nos concitoyens sont les moins nombreuses. Ce fait ne doit pas étonner : il témoigne de la situation inférieure à laquelle vous avez voulu porter remède en mettant une école d'instruction supérieure à la disposition des jeunes gens qui se vouent aux études. Nous avons subi la loi imposée à tous les établissements de cette nature. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter l'histoire du Polytechnicum fédéral, qui a trouvé à l'étranger ses maîtres les plus distingués.

« Puis nous ne devons pas méconnaître le caractère international que nous entendons conserver à notre Institut. La voie la plus sûre pour arriver à populariser l'Université et lui procurer des sympathies au delà des frontières, c'était bien d'appeler à coopérer à notre œuvre des hommes originaires des pays qui nous avoisinent, réputés pour leur caractère et leur science. » (Compte rendu 1889.)

S'il s'inquiéta dans les débuts, le perspicace M. Python, des relations à ménager entre tant d'éléments que tout semblait séparer hormis le même *credo* et un égal amour de la science. « Nos craintes, a-t-il écrit, ne se sont point réalisées ; MM. les professeurs ont fait preuve du meilleur esprit de corps. On les vit bientôt s'apprécier, se comprendre et s'unir dans ce simple programme : la prospérité de l'Ecole qui mettait en eux sa confiance. » Plus tard, en la néfaste année 1914 et durant la période qui suivit, une démonstration solennelle de cette harmonie académique lui fut donnée dans l'accord régnant parmi les maîtres, quelle que fût leur sympathie pour les uns ou les autres des belligérants. Au milieu de la tourmente qui étreignait notre patrie d'un cercle de feu, cette entente n'a pas été le moindre fait de ce temps extraordinaire où se justifiait le mot de « paradoxe » appliqué à l'Université de Fribourg « planant au-dessus de la mêlée », en notre Suisse « une et diverse », mais combien agitée par les remous du conflit extérieur.

Envisageant l'Ecole au point de vue de son recrutement, M. Python se serait-il trompé quand il conféra à son œuvre le caractère international ? A la veille de la déclaration de guerre, on y comptait 697 étudiants, dont 383 immatriculés appartenant à 24 nations, contre 231 Suisses et 78 auditeurs. Au semestre d'été 1928, la statistique s'établit par un curieux renversement des chiffres : 394 Suisses contre 248 étrangers. Vienne l'heure où la clientèle externe retrouvera sa dilatation d'autrefois, près de 900 étudiants peupleront nos cours

et nos auditoires et, bientôt, l'Université comptera les mille étudiants entrevus par M. Python dans un lointain plein de promesses.

Partout, on s'applique à attirer et à retenir la population estudiantine qui accentue le mouvement du commerce local dans une mesure aussi intéressante que l'hôtellerie aux coûteuses exigences. Voyons ce qui se passe ailleurs et comparons les effectifs semestriels des universités suisses ; nous ne tarderons pas à reconnaître combien M. Python fut clairvoyant dans la conception et courageux dans l'exécution de sa géniale idée. Qu'on écarte par la pensée les raisons qui ont restreint la fréquentation étrangère ; du même coup, se retrouve la puissance attractive de notre Ecole par delà les Alpes et le Jura. « Déversez donc vos critiques dans un nouvelliste confédéré ; gaussez-vous des étudiants venus chez nous des pays baltes, balcaniques ou de plus loin encore ; que faites-vous, sinon renouveler, en un geste simiesque, les exploits d'ancêtres moins sournois qui ont applaudi à la fermeture de ce Pensionnat, si longtemps la gloire et l'une des bases économiques du vieux Fribourg ? » Ces lâches interventions, pareilles à celles qui préludèrent au Sonderbund, nous démontrent que ce n'est pas le bien du pays que l'on désire et que, si l'on tente de tarir la source de notre recrutement universitaire, c'est dans l'espoir de nuire à une Ecole qui ne concourra jamais à la diffusion d'idées subversives dont les adeptes et les théories sont le fruit d'un enseignement non catholique.

Mais, comme c'eût été trop peu de priver l'Université d'une nombreuse phalange de disciples qui, ailleurs, lui font honneur et propagent le renom de Fribourg, les modernes détracteurs entendent découronner notre Ecole de sa seconde qualité qui la place au niveau de ses sœurs, les universités suisses, en lui attribuant les prérogatives des institutions officielles. Mgr Beck, le fidèle Achate de M. Python dans ses luttes pour le bien, semble avoir pressenti ces récriminations lorsqu'il disait, lors de la journée d'hommages organisée par l'Université à la mémoire de son fondateur :

« M. Python s'était montré d'emblée partisan résolu d'une université catholique d'Etat. Il fondait son avis sur ce qu'un Etat chrétien doit se montrer tel dans toutes ses institutions et, en particulier, dans les établissements d'enseignement public de tous degrés qui relèvent de lui. Il ajoutait qu'un peuple catholique avait droit à ce que ses écoles fussent catholiques et que, ainsi, l'Université devait l'être elle-même. Une autre raison qu'il faisait valoir est que l'érection d'une université épiscopale exigerait vraisemblablement un très long délai et qu'on risquait que cette institution se fît attendre encore pendant des siècles. Enfin, son troisième argument était qu'il serait beaucoup plus facile, avec une université d'Etat, d'obtenir l'équivalence des examens et des diplômes avec ceux des autres universités d'Etat, en Suisse et à l'étranger, que ce ne serait le cas avec une université ecclésiastique.

« Cette divergence de vues sur le caractère que devait avoir la nouvelle université aurait pu être fatale à l'œuvre ; mais, au moment décisif, le pape Léon XIII intervint et trancha le débat en donnant la préférence à l'université d'Etat. »

En imposant, selon la formule sagement écartée jadis, le caractère d'Université libre à notre institut supérieur, c'est moins sa suppression qu'on prétend envisager qu'une « heureuse » transformation de l'établissement. Heureuse, vraiment ! si heureuse que son existence serait en péril ! O duplicité ! sous prétexte d'alléger les charges publiques, on ne redoute point de décapiter l'Université et de lui ravir le privilège de conférer ses grades partout admis à parité ; on ne craint pas, en bouleversant son statut financier, d'ébranler l'édifice jusqu'à sa base.

Eh quoi ! M. Python aurait pendant quarante ans poursuivi la réalisation d'un projet qui a passionné les générations et, maintenant qu'il n'est plus, on saboterait son œuvre qui est une des forces et l'honneur de ce pays ? Le vaillant magistrat aurait soumis son cerveau à un effort si constant et si efficace que, grâce à ses combinaisons, l'Université fut rentée, et accru, le patrimoine national ; et voici des novateurs qui reprennent, pour nous l'appliquer injustement, le regret exprimé naguère au Conseil national par un député de Genève : « Nous nous saignons aux quatre veines pour entretenir notre Université ! »

Mais pourquoi M. Python a-t-il tant travaillé ? Demandons-nous plutôt quelle serait sa pensée s'il pouvait entendre des ingrats, plus communistes que libéraux, lui tenir ce langage : « Tout ce que vous avez amassé, sans recours aux deniers publics, pour entretenir cet institut, nous en disposerons au profit de la collectivité. Devenue Université libre, épiscopale ou pontificale, à votre gré, l'Ecole de vos labeurs se passera de revenus propres et rien ne s'opposera à ce qu'elle remplisse son rôle brillant de former beaucoup de clercs pour l'Eglise ! » Ce qu'il eût pensé ? nous l'avons entendu, à une heure douloureuse, déclarer aux mandataires du peuple qu'il aurait quand même réalisé le noble idéal de sa vie et ouvert en notre bonne cité cet asile à la science qui est aussi, en quelque sorte, le foyer familial du peuple catholique en Helvétie.

Asile de famille ! qu'on me permette ici un rapprochement dans le rappel d'un souvenir ! Au cours de la préparation de l'avant-projet de loi d'application du code civil qu'il avait entreprise avec deux amis : M. Louis Weck et M. le professeur Bise, l'inlassable magistrat s'attardait complaisamment à ce chapitre d'idylle où le législateur manifeste son souci de l'intérêt familial dans une tendance originale de défendre la propriété collective. Si les asiles de famille qu'on y prévoit concourent aux Etats-Unis à la prospérité d'un peuple composite, sans traditions ni histoire, combien plus intensément cette institution agirait — au sentiment de M. Python —

sur ces nations d'Europe qui placent le culte familial au premier rang des mœurs populaires. Le code proclame inaliénable et insaisissable le refuge que la prévoyance d'un père constitue, en marge du patrimoine des enfants, comme une sauvegarde contre les vicissitudes économiques de sa descendance. Pareillement, la plus grande de nos écoles, bâtie par la clairvoyance sur le roc des principes, soutenue par l'adhésion de tous, étayée par des ressources indépendantes, par un idéal élevé et une longue continuité de bienfaits, peut braver l'hostilité et la convoitise de quelques citoyens dégénérés d'un pays qui se félicite d'avoir offert sa caution au fondateur de l'Université. Si le « homestead » d'Amérique relève et raffermit la famille, une Université catholique sert de rempart à la religion. C'est ce que pensait l'un des membres les plus distingués de notre corps professoral, M. le Dr Westermaier qui, en 1901 déjà, écrivait à M. Python : « L'étendue des services de notre Université nous apparaît comme illimitée, quand nous considérons les méfaits que tant d'universités, ennemies du catholicisme, causent dans les divers milieux de la société humaine. »

Mais revenons à d'autres détracteurs. M. Python en connut beaucoup et l'on ne peut ouvrir les annales de sa vie sans en voir partout.

N'étaient-ils pas présents à la naissance de l'institution alors qu'un bon génie veillait sur son berceau ? A peine sortie de l'enfance, la jeune Ecole connut les tribulations et, pour la défendre, on vit M. Python répondre par une brochure : *L'Université de Fribourg et ses détracteurs*, à un libelle de professeurs dont des vétilles avaient provoqué l'exode retentissant et qui, depuis lors, n'ont pu se défendre d'une pensée de regret en songeant à leurs années de Fribourg.

Détracteurs aussi ces gens qui, dans des feuilles libérales, représentaient notre chef conservateur comme un autocrate, un dictateur, un monarque liberticide et, comme un régime terroriste, son système gouvernemental. Cette méthode d'attaques personnelles sombra dans le ridicule si profondément qu'un ami de M. Python, écrivant, sous le titre « Aus sonnigen Tagen », de pittoresques récits de voyage à travers nos cantons, consacra des pages charmantes à dépeindre — en moderne pèlerin de Suisse — son séjour à Bertigny, dans l'aimable demeure de M. l'avocat Louis Wuilleret et du « Tyran de Fribourg ».

Détracteurs encore et non des moindres, ces journalistes qui, dans un tableau poussé au noir, représentaient notre canton comme une victime de la recherche exagérée du progrès et qui, contraints de reconnaître la vanité de leurs sombres présages, annonçaient la catastrophe finale dans la disparition de l'auteur de notre renouveau. Loin de s'en émouvoir, l'énergique homme d'Etat pouvait opposer au fâcheux pronostic la devise des âges de foi, ce *Deus providebit !* dont le même M. Westermaier adressa à M. Python

la paraphrase que voici : « La fondation de l'Université vous vaudra un trésor dans le ciel. Qu'il soit, néanmoins, permis à vos amis de prier la Providence de bénir votre œuvre et de vous accorder la joie d'en goûter longtemps les fruits ! »

Détracteurs toujours et de première marque, les trameurs du complot dirigé contre la loterie de l'Université. Quoi ! s'exclamaient-ils, Fribourg ose réclamer le concours de ses confédérés pour une Ecole catholique supérieure ? Passe encore, s'il s'agissait de construire un théâtre, voire d'agrémenter d'un clocher à jour la haute tour de St-Nicolas ! On nous le fit assez sentir : la plupart des cantons repoussèrent la loterie que la poste, elle aussi, desservit, en interdisant, par une interprétation judaïque des règlements, la distribution des prospectus sous couvert d'imprimés. Il y eut, plus tard, en Suisse, d'autres loteries malchanceuses, mais leur infortune ne saurait être attribuée à la malignité des Fribourgeois.

Cinq lustres avaient passé : on venait de fêter le 25mc anniversaire de l'entrée de M. Python au gouvernement, quand la détraction ourdit contre ses œuvres la plus formidable cabale qui se peut imaginer. Elle aurait ébranlé un régime moins fortement ancré dans l'âme populaire ; elle élargit son action, jusqu'à troubler, hélas ! maints cœurs fidèles et susciter d'étranges désertions. C'était, chaque semaine, un autre scénario, et, dans la presse, un nouveau thème de dénigrement. La critique malveillante et acerbe voulait bien convenir de quelques services rendus, mais elle s'en autorisait pour étaler des griefs hasardés et dénoncer de prétendus démérites ; elle les entassait, Pélion sur Ossa, si haut... si haut qu'ils devaient crouler sûrement en détruisant d'un coup toute l'œuvre d'une remarquable carrière avec l'immense prestige de M. Python. L'honorable magistrat en souffrit sans doute ; il ne s'opposa pas moins à une contre-attaque qui eût rompu l'unité de son parti. De cette abnégation, de cette magnanimité, qui forment l'un des plus beaux côtés de ce grand caractère, Fribourg se souviendra avec gratitude.

Pourtant, une réaction ne tarda pas à se faire jour. Grâce à l'appel d'amis dévoués, les hommes de confiance de la Singine se levèrent et tinrent séance à Ueberstorf ; leur protestation imprima, dans les milieux sincères du canton et au dehors, un autre cours à cette campagne qui menaçait de s'enliser dans d'injustes accusations. Cette démarche honorera toujours ses initiateurs, M. Pauchard, rédacteur, Mgr Beck et le R. P. Manser, ainsi que les membres de la réunion et ceux qu'ils représentaient, nos chers concitoyens singinois, qui se féliciteront légitimement d'avoir entouré d'une respectueuse sympathie l'hôte aimé de Fillistorf.

En leur facture moderne, maintes œuvres d'excellents peintres, vues de près, déroutent l'analyse ; mais à mesure qu'on s'en éloigne, la rudesse du procédé s'atténue, les lignes s'assouplissent et les couleurs se marient en un tout harmonieux. Dans le recul de dix-

huit mois, la carrière de M. Python produit une égale impression : peu à peu s'estompent les aspérités du chemin : les détracteurs s'effacent et bientôt rayonne l'unité d'une noble existence vouée tout entière à la recherche du bien dans le culte de l'amitié.

S'il eut des amis, l'homme d'Etat disparu ? Ils furent nombreux, parce qu'il était fidèle. Dire tous les amis de son œuvre, tous les collaborateurs qu'il sut associer à sa tâche, ce serait la matière de bien des pages. Qu'il me soit permis, pourtant, de souligner ici les noms du chanoine Schorderet, du recteur Jaccoud, de M. Decurtins, du P. Berthier, de M. Cardinaux, de M. Soussens qui occupent le premier rang dans cette phalange généreuse des débuts de notre Université. Il faudrait redire les mérites des membres du corps enseignant académique, dont le plus grand nombre étaient considérés par M. Python comme des amis éprouvés, notamment les professeurs de cette Faculté de droit qui décerna au grand Maître de l'Université le doctorat *honoris causa.* Il faudrait nommer les personnages éminents de Suisse ou de l'étranger qui lui témoignèrent leur sympathie ; il faudrait mentionner les auteurs de tant de donations, riches présents, oboles des humbles, deniers de la veuve, toutes libéralités pour près de quinze cent mille francs, qui sont inscrites au livre d'or de notre *Alma mater ;* il faudrait encore énumérer les services de la Société des Amis de l'Université, qui procure à l'institution des ressources nouvelles et dont une suggestion a bien pu provoquer — lors d'un récent jubilé — ce don anonyme de cent mille francs accueilli par le sourire si expressif du magistrat malade qui semblait avoir deviné la main large et discrète, à laquelle il a dû l'une des dernières satisfactions de sa vie.

Mais, en faisant la revue de tous ces précieux concours, gardons-nous d'omettre la haute approbation de l'illustre Pontife Léon XIII et celle de tous ses successeurs sur la Chaire de Pierre ; ni l'appui du vénérable clergé, dont la forte expression a été donnée par les évêques suisses qui, tous, ont soutenu et encouragé l'Université de Fribourg. N'y aurait-il pas là le sujet d'un article encore qui ne serait pas le moins important de ces souvenirs ?

Mais j'ai hâte de clore celui-ci en le plaçant sous un éminent patronage, et de reproduire la parole de l'Evêque qui, le 25 mai 1927, s'est joint au clergé, aux autorités, à la famille universitaire, au peuple enfin, pour rendre hommage à la grande mémoire d'un des hommes qui ont le mieux servi notre chère patrie.

« Nous saluons en Georges Python, a dit S. G. Mgr Besson, le vaillant chrétien qui chercha d'abord, en toutes choses, l'intérêt supérieur des âmes et l'expansion du règne de Dieu. Nous saluons le cœur généreux qui voulut et réalisa le bien de son canton, qui, par-dessus les obstacles et par delà les barrières, ouvrit la voie libre et droite au vrai progrès. Nous saluons l'esprit large et compréhensif qui, justement conscient du rôle assigné par la Providence à notre

petite république, embrassa du regard d'immenses horizons et, dépassant les chères montagnes qui font à notre pays une couronne de blancheur et de verdure, voulut porter aux autres nations, non la richesse matérielle du commerce et de l'industrie, mais les trésors impérissables de la science et de la foi. »

E. G.

POUR ENTRER DANS LA VIE

CHOIX D'UNE CARRIÈRE — ORIENTATION PROFESSIONNELLE

La question mise à l'étude pour notre réunion de l'année prochaine est, on le sait, l'*orientation professionnelle* de notre jeunesse à la sortie de l'école, et quelle action nous pouvons exercer pour que cette orientation se fasse dans le sens raisonnable et utile.

En attendant les indications que M. l'abbé Savoy, notre président, nous donnera, je crois bon d' « orienter » les esprits en publiant, avec l'autorisation de l'auteur, un exposé destiné aux écoliers de la ville de Sion qui disent à leurs classes « un adieu définitif » et à leurs parents, en quête d'une situation pour eux.

L'enjeu en vaut la peine. — Si l'on en croit Pascal, « la chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix d'un métier », d'où dépend *le succès de notre activité*, la valeur de notre influence sociale, le contentement qui passe richesse. Et, considération bien propre à stimuler chez le jeune homme le sentiment de la responsabilité, ce choix décide, en grande part, du sort de *sa future famille*, pour laquelle il construit de loin *un foyer stable et sûr* ou qu'il voue à l'avance aux aléas d'un logis de fortune. Les éléments turbulents qui troublent l'existence ordonnée de la cité se recrutent surtout dans les milieux mécontents, dont l'existence vagabonde est la suite d'une carrière manquée.

A chacun son métier. — Est-ce que le choix d'un état de vie se traite en général avec l'attention, le sérieux que réclame son importance ? D'après un observateur des faits sociaux, 25 % des gens changent une fois de métier, 10 % deux fois ou plus souvent ; un grand nombre d'hommes végètent, mécontents et déprimés, dans une position manquée qu'ils n'ont pas eu l'énergie ou la possibilité de changer. D'après des statistiques sérieusement établies, les $^2/_5$ des jeunes hommes exercent une profession pour laquelle ils manquent d'aptitudes ; plus de $^1/_5$ n'y apportent que des aptitudes médiocres ; à peine $^1/_5$ s'adonnent à un métier pour lequel ils sont qualifiés.

Au hasard. — Cette situation déplorable n'étonne pas ceux qui y voient la conséquence naturelle de la légèreté avec laquelle beaucoup de jeunes gens s'engagent dans une carrière. On ne peut appeler choix sérieux l'ensemble des événements fortuits qui acheminent, poussent un sans-travail juvénile vers une place ou le font échouer dans un poste où il cachera tant bien que mal sa médiocrité intellectuelle ou son insignifiance morale. Ces désirs, ces velléités, ces hésitations, ces décisions timides prises au hasard ne sont pas des garanties d'une carrière stable, d'une vie active, féconde et heureuse.

« Une place sera acceptée au hasard, qu'elle soit celle de commissionnaire ou simplement d'aide. Le jeune homme gagne de l'argent, fait aussi certaines recettes quotidiennes qu'on n'a pas à contrôler. On sait où cela conduit. On renvoie toujours l'apprentissage jusqu'à ce qu'il soit trop tard. A un moment